

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Singularités et survivances dans le répertoire de chansons traditionnelles françaises du Détroit

Marcel Bénéteau

Number 13-14-15, Spring–Fall 2008, Spring 2009

La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038444ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038444ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bénéteau, M. (2008). Singularités et survivances dans le répertoire de chansons traditionnelles françaises du Détroit. *Port Acadie*, (13-14-15), 391–405.
<https://doi.org/10.7202/038444ar>

Article abstract

La région du Détroit, dans le sud-ouest ontarien, est sans doute le terrain de marge par excellence. Situé à la frontière des États-Unis et séparé des autres centres francophones du Canada par des centaines de kilomètres, le Détroit était historiquement la plaque tournante entre les centres établis de la Nouvelle-France et les possessions françaises des pays d'en haut (donc une marge d'abord, mais un centre par rapport à une aire encore plus marginale). Les communautés de la rivière Détroit ont maintenu tout au cours du XX^e siècle un répertoire de chansons traditionnelles françaises qui est très différent — tant dans la variété de ses chansons types que dans les catégories de chansons qu'il favorise — de celui qui, évoluant dans la vallée laurentienne, s'est répandu dans les régions du Québec, ainsi qu'en Nouvelle-Angleterre et dans le nord et l'est de l'Ontario. Cette communication examine les caractéristiques de ce répertoire et l'éclairage qu'il apporte à l'étude de la chanson traditionnelle française en Amérique française.

Singularités et survivances dans le répertoire de chansons traditionnelles françaises du Détroit

Marcel Bénéteau
Université de Sudbury

Résumé

La région du Détroit, dans le sud-ouest ontarien, est sans doute le terrain de marge par excellence. Situé à la frontière des États-Unis et séparé des autres centres francophones du Canada par des centaines de kilomètres, le Détroit était historiquement la plaque tournante entre les centres établis de la Nouvelle-France et les possessions françaises des pays d'en haut (donc une marge d'abord, mais un centre par rapport à une aire encore plus marginale). Les communautés de la rivière Détroit ont maintenu tout au cours du xx^e siècle un répertoire de chansons traditionnelles françaises qui est très différent — tant dans la variété de ses chansons types que dans les catégories de chansons qu'il favorise — de celui qui, évoluant dans la vallée laurentienne, s'est répandu dans les régions du Québec, ainsi qu'en Nouvelle-Angleterre et dans le nord et l'est de l'Ontario. Cette communication examine les caractéristiques de ce répertoire et l'éclairage qu'il apporte à l'étude de la chanson traditionnelle française en Amérique française.

Questions préliminaires

La communauté française du Détroit a toujours existé dans les marges : à la limite de la Nouvelle-France au xviii^e siècle, avant-poste minoritaire du Haut-Canada au xix^e et communauté frontalière vis-à-vis du colosse étatsunien au xx^e siècle. Ce double isolement — géographique et culturel — a certes provoqué des pertes importantes dans cette communauté fragile, mais a aussi favorisé l'évolution et l'enracinement de traits culturels qui lui sont tout à fait particuliers. Une analyse du répertoire de chansons traditionnelles françaises recueillies des deux côtés de la rivière Détroit éclaire sur la nature de ces singularités. Les spécificités de la tradition orale se révèlent dans l'originalité du répertoire ainsi que dans les usages sociaux qu'on en fait. Mais ces survivances « marginales » ont-elles un rôle à jouer dans le centre? Le répertoire du Détroit, lui-même très peu influencé de l'extérieur, se fait de plus en plus remarquer par les musiciens établis dans les grands centres culturels à la recherche de matériel original et authentique. Doit-on considérer la marge comme un entrepôt de traditions et source d'inspiration pour le centre?

Dans un certain sens, toute minorité peut être considérée comme habitant les marges, à la fois par rapport à la culture de la majorité

dominante qui l'entoure et aussi en relation avec les centres éloignés de sa propre culture. Tout au cours de son existence, le peuplement français du Détroit a occupé cette position de double marginalité, forçant ses habitants à développer des stratégies particulières pour définir et maintenir leur identité culturelle, mais aussi à considérer l'orientation et la nature de leur marginalité : quel est le « centre » par rapport auquel on se définit comme « marge »? Peut-on à la fois être dans la marge par rapport à un centre et en même temps servir de centre pour une autre marge? Ces questions encadrent et sous-tendent la discussion qui suit.

Historique de la communauté française du Détroit

Un bref survol historique s'impose pour bien comprendre la position unique de la communauté en question. Fondée par les Français en 1701, la colonie du Détroit n'était pas une extension organique de la population établie au siècle précédent dans la vallée du Saint-Laurent; elle n'était aucunement d'ailleurs un développement naturel de la traite des fourrures. À presque mille kilomètres de Montréal, le site de ce petit avant-poste au cœur du continent avait été choisi stratégiquement pour la défense des Grands-Lacs. Le fondateur de la colonie, Antoine Laumet, dit Lamothe-Cadillac, envisageait beaucoup plus qu'un poste de traite et fort militaire : il prévoyait le succès de la mission dans la présence d'une véritable colonie qui pourrait suffire à ses propres besoins et qui en viendrait même à rivaliser avec Québec et Montréal en importance. C'est pourquoi il fit venir marchands, artisans et agriculteurs qui s'établirent aux alentours du fort; il invita aussi plusieurs nations autochtones à se rassembler autour du fort — Outaouais, Poutéouatamis, Sauteux, Miamis et Hurons, entre autres — afin de faciliter la traite des fourrures, mais aussi dans l'espoir de créer un obstacle infranchissable aux visées expansionnistes des Anglais et de leurs alliés iroquois aux pays des Grands-Lacs.

Les plans grandioses de Cadillac ne se réalisèrent pas de son vivant; pendant longtemps, le Détroit demeura en fait un petit avant-poste français au cœur des pays autochtones. La traite des fourrures resta longtemps l'activité principale et l'agriculture se développa lentement. En 1749, on accorda les premières terres sur la rive sud — aujourd'hui canadienne — de la rivière, à la Petite-Côte, quelques kilomètres en aval du fort. La colonie de la Petite-Côte est effectivement le premier peuplement permanent dans ce qui est aujourd'hui l'Ontario; certaines familles de la région occupent toujours le même ruban de terre accordé à leurs ancêtres sous le régime français. Au moment de la conquête britannique en 1760, le Détroit comptait environ 800 habitants européens, dont une soixantaine de familles sur la rive sud. L'émigration de la vallée du Saint-Laurent continua des deux côtés de la rivière Détroit sous le régime

anglais; lorsque les Américains prirent possession de la rive nord en 1796, la rivière Détroit — la nouvelle frontière internationale — restait toujours une rivière française, depuis l'entrée du lac Sainte-Claire à l'embouchure du lac Érié.

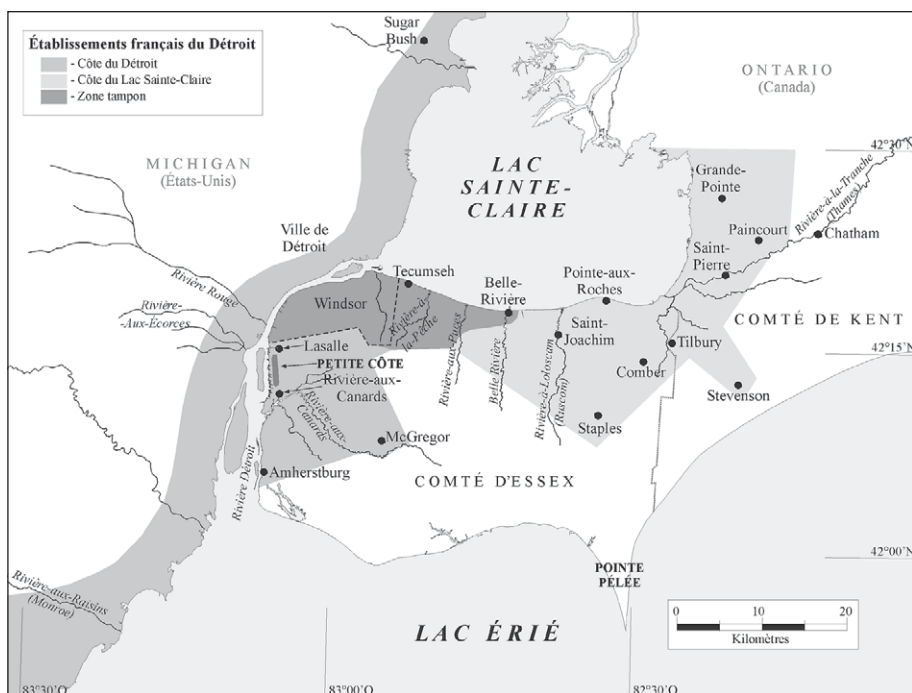
Mais les liens avec la vallée du Saint-Laurent, qui s'étaient affaiblis sous le régime anglais, étaient maintenant complètement rompus. En revanche, tout au cours du XVIII^e siècle, le Détroit s'était développé en tant que centre important pour la traite des fourrures, et aussi en tant que point de départ pour l'établissement et le peuplement de plusieurs centres militaires, commerciaux et agricoles fondés par les Français à l'intérieur du continent, dans ce qui est aujourd'hui le centre-ouest américain et les États de l'Ohio, l'Illinois, l'Indiana et du Missouri. Des endroits comme Vincennes, Ouiantanon, Kaskaskia, le fort des Miamis (fort Wayne, Indiana), Saint-Louis, Vieilles-Mines, Prairie-du-Rocher et bien d'autres entretenaient non seulement des relations commerciales avec le Détroit mais faisaient partie aussi de la même aire culturelle — liens qui s'avèrent évidents dans la tradition orale et les études linguistiques portant sur cette grande région. Le Détroit, à la fois marginal et central, servait de plaque tournante entre les anciens centres de la Nouvelle-France et les pays d'en haut.

Peuplement français du centre-ouest américain

La carte 1 (ill. 1), établie d'après Neil Johnson, qui étudia les liens linguistiques entre le Détroit et ses anciens peuplements français¹, illustre la présence d'un corridor « français » constituant une espèce de *no man's land* qui, entre le début de la révolution américaine et la guerre de 1812, résista au contrôle des Anglais aussi bien que de la république américaine. Ce territoire, caractérisé par un métissage de cultures et de politiques françaises et amérindiennes, fait l'objet de l'ouvrage de Richard White, *The Middle Ground*², travail qui tient bien compte du rôle de Détroit en tant que chef-lieu de toute cette aire économique et culturelle et plaque tournante entre celle-ci et les anciens centres établis de la vallée du Saint-Laurent.

Au Détroit même, après la guerre de 1812, l'émigration américaine d'une part et des îles Britanniques de l'autre réduisent les Canadiens français à un statut minoritaire des deux côtés de la rivière; en fait, ce n'est que le prolongement d'une situation qui a toujours été en quelque sorte

1. Neil Johnson, « The Sugarbush Speech of the Detroit French Dialect », mémoire de maîtrise, Université Wayne State, Détroit, 1966; publié dans *Michigan's Habitant Heritage*, vol. 12, n° 2-3-4-5, 1991, et vol. 13, n° 1, 1992.
2. Richard White, *The Middle Ground – Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, The Cambridge University Press, 1991, 544 p.



1. Établissements français du Détroit.

marginal : les francophones du Détroit ont dû s'accommoder à tour de rôle de la majorité autochtone, britannique et enfin étatsunienne. À partir de ce moment, les éléments culturels de la communauté francophone ne seront guère renouvelés de l'extérieur; au moins nous pouvons dire que les facteurs locaux et régionaux auront une plus grande influence sur l'évolution de la langue et de la culture des francophones du Détroit que les développements à Québec et Montréal. Du côté étatsunien de la rivière, le fait français disparaîtra graduellement au cours du XIX^e siècle; du côté canadien, la langue française persiste jusqu'à nos jours, mais non sans de graves problèmes d'assimilation. Les descendants de ce premier groupe de francophones au Détroit habitent aujourd'hui les collectivités de Windsor, Rivière-aux-Canards, LaSalle et McGregor

Mais si le fait français survit toujours du côté canadien du Détroit, c'est en grande mesure grâce à un nouveau développement qui se présente à partir du milieu du XIX^e siècle; bien que celui-ci fournisse la masse critique pour la survivance de la langue, il contribue paradoxalement à la marginalisation des francophones de la rivière du Détroit. À cette époque, une nouvelle vague d'émigration francophone quitte la vallée du

Saint-Laurent pour des raisons économiques et ses membres fondent des communautés agricoles à l'est de Windsor, sur la rive sud du lac Sainte-Claire (**ill. 2**).



2. Établissements français du Centre-Ouest américain.

Région d'Essex (Ontario)

Fortement influencée par l'idéologie canadienne-française du XIX^e siècle, cette vague s'inscrit dans le mouvement colonisateur qui peuplera le nord et l'est de la province et qui est centré sur la vocation agricole et l'importance du clergé. Bien que ce mouvement augmente l'effectif total des francophones dans le sud-ouest ontarien, il y a peu de contacts entre les nouveaux arrivés et les Canadiens déjà implantés à la rivière Détroit — communauté qui a évolué dans un contexte culturel complètement différent. Le deuxième groupe arrive surtout après la Confédération et la

construction du chemin de fer; il est donc beaucoup plus facile pour ses membres de maintenir des liens avec les lieux d'origine et l'élite religieuse et politique de l'Est. Ils profiteront de ces liens pour s'insérer dans les réseaux institutionnels qui encadreront l'Ontario français au cours du siècle suivant, réseaux que les Canadiens français de la rivière Détroit regardent souvent d'un œil plutôt méfiant.

Aujourd'hui, plus d'un siècle plus tard, bien que les deux groupes se considèrent comme francophones du sud-ouest, nos enquêtes révèlent des différences importantes dans les traditions orales et le parler régional de chacun. Ces différences sont particulièrement évidentes dans le corpus de chansons traditionnelles françaises que j'ai recueilli parmi ces deux groupes de francophones³. Dans ce domaine, nos informateurs eux-mêmes attribuent les différences largement à la question des origines : les chanteurs du premier groupe affirment par exemple que leurs chansons viennent de la France; dans les communautés du lac Sainte-Claire, on donne plutôt la source comme étant du Québec ou on dit même : « *C'est une chanson du Bas-Canada.* » Il faut noter que le répertoire du deuxième groupe, bien que marqué par certaines particularités régionales, ressemble de beaucoup plus près au répertoire laurentien qu'on retrouve aussi dans le nord et l'est de l'Ontario. C'est le répertoire du premier groupe de la rivière Détroit — plus marginal, si on peut parler de degrés de marginalité — qui intéresse ici; le répertoire du lac Sainte-Claire sera plutôt évoqué pour vérifier nos conclusions sur l'évolution d'un répertoire de « marge ».

Le répertoire du Détroit : caractéristiques générales

La première constatation qui ressort de notre analyse a trait à la composition générale du corpus. Si on analyse le répertoire des chansons traditionnelles françaises de la rivière Détroit d'après les catégories poétiques du *Catalogue*⁴ de Laforte, on observe que la population de cette région ne favorise pas les mêmes sortes de chansons qu'on retrouve dans les grands centres du Canada français. Le répertoire dit « laurentien », qui s'est diffusé à partir de la vallée du Saint-Laurent vers l'est et le nord de l'Ontario, le Manitoba, la Nouvelle-Angleterre et les régions du Québec,

3. Ce corpus compte plus de 1 700 versions d'environ 750 chansons types, recueillies dans les deux zones de peuplement de 1988 à 2000; il comprend aussi quelques chansons recueillies par Dennis M. Au et Neil Johnson du côté étatsunien de la rivière. Les divers répertoires sont analysés en profondeur dans Marcel Bénéteau, « Aspects de la tradition orale comme marqueurs d'identité culturelle : le vocabulaire et la chanson traditionnelle des francophones du Détroit », thèse de doctorat, Université Laval, 2001.
4. Conrad Laforte, *Catalogue de la chanson folklorique française*, Québec, les Presses de l'Université Laval, vol. 1-6, 1977-1987.

accorde une place centrale à la chanson en laisse, communément appelée *chanson à répondre*. Or le terme *chanson à répondre* n'est même pas connu dans les communautés de la rivière Détroit; on reconnaît bien sûr qu'avec certaines chansons on « fait chorus », mais celles-ci ne constituent pas une partie importante du répertoire. Même si on ajoute les chansons énumératives à la désignation *chanson à répondre*, ces deux catégories constituent moins que le quart du répertoire. Les chansons strophiques et en forme de dialogue constituent en revanche les deux tiers du répertoire. Si on compare ces chiffres à ceux des centres québécois ou même d'autres régions ontariennes, là où les chansons « à répondre » occupent plus de 50 pour cent du répertoire, on remarque qu'il y a eu une évolution très différente au Détroit. Si on examine, en revanche, la composition du répertoire dans les communautés du lac Sainte-Claire — qui, on l'a vu, ont maintenu des liens beaucoup plus étroits avec le Québec — on constate que la chanson à répondre occupe presque la moitié du répertoire, suivant de beaucoup plus près le modèle du centre. Les deux zones de peuplement n'ont pas utilisé les mêmes critères de sélection en construisant leurs répertoires respectifs. Qu'est ce qui s'est donc passé entre l'arrivée de la première vague de population au Détroit au XVIII^e siècle et la deuxième à la fin du XIX^e?

Il faut passer dans d'autres marges pour retrouver des proportions semblables à celles du répertoire de la rivière Détroit : chez les Acadiens⁵, les Métis de l'ouest, les Cadiens de la Louisiane et les vestiges des peuplements du centre-ouest américain. Ce dernier répertoire — celui du centre-ouest américain — est significatif à cause des liens historiques de la région avec le Détroit. Une analyse des répertoires recueillis par Joseph-Médard Carrière⁶, par Ward Dorrance⁷ et autres au Missouri, en Illinois et en Indiana révèle une composition semblable au répertoire du Détroit, comportant très peu de chansons à répondre et une quantité importante de chansons strophiques lyriques et narratives. Toutes ces régions ont

5. Par exemple, la collection d'Anselme Chiasson, *Chansons d'Acadie*, comprend, sur 473 versions publiées, plus de 60 pour cent de chansons strophiques et en forme de dialogue. Les chansons « à répondre » (chansons en laisse et énumératives) ne se chiffrent qu'à 24 pour cent de la collection.

6. Collection Joseph-Médard Carrière, American Folklife Center, Library of Congress, Washington DC : 87 cylindres de cire enregistrés en 1934–1935 à Vieilles-Mines, Missouri. La qualité du son est très mauvaise pour cette collection, qui demeure inédite. J'ai eu l'occasion de l'écouter en 2004 et d'identifier environ la moitié des chansons types; parmi les chansons identifiées, il n'y avait que deux chansons en laisse : « La destinée, la rose au bois » (I-M-6) et « Les moutons égarés » (I-J-1).

7. Allison Ward Dorrance, *The Survival of French in the Old District of Sainte Geneviève*, Columbia, The University of Missouri Studies, vol. x, n° 3, 1935, 133 p.

en commun le fait d'avoir été peuplées avant les grands mouvements migratoires du Québec dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

J'ai postulé ailleurs que le phénomène de la grande popularité de la chanson à répondre découle de développements de la fin du XIX^e siècle qui se poursuivent au XX^e siècle⁸. Les premiers folkloristes ont saisi cette forme de chanson — avec tout son bagage identitaire des voyageurs, des chantiers de bûcherons, du temps des fêtes avec les grandes réunions de familles — et l'ont valorisée plus que toute autre. L'avènement de nouveaux médias au XX^e siècle amplifiera cette démarche, commençant avec les *Veillées du bon vieux temps* organisées par Marius Barbeau et É.-Z. Massicotte, en favorisant les représentations de ce genre de chanson — comique, légère, entraînante — « typiquement » canadienne-française aux yeux de certains. La vision n'est pas complètement fautive — les voyageurs chantaient des chansons en laisse pour donner le rythme à leurs avirons, tout le monde le sait — mais le soir, autour du feu de camp, ils chantaient aussi sans doute beaucoup d'autres sortes de chansons, des chansons narratives, des plaintes, des histoires chantées ainsi que des chansons d'amour lyrique. La culture populaire telle qu'elle s'est développée et telle qu'elle a été diffusée à partir des grands centres aurait éliminé beaucoup de ces chansons en faveur de la chanson à répondre — qui est, après tout, peut-être celle qui répond le mieux aux besoins de la population actuelle — mais, à mon avis, dans les marges, à l'écart de ces courants culturels, on retrouve les traces d'un ancien répertoire beaucoup plus diversifié. La chanson « à répondre », qui a atteint un statut identitaire chez les francophones du Québec et chez la plupart des Franco-Ontariens, ne joue pas ce rôle dans les marges.

Quelques particularités du répertoire

En plus de ces écarts en ce qui a trait aux sortes de chansons chantées dans les marges, on note aussi des différences importantes aux niveaux des chansons types. Les chansons recueillies à la rivière Détroit ont en moyenne une distribution au Canada français beaucoup plus restreinte que celles du répertoire laurentien. En d'autres termes, on retrouve au Détroit une proportion élevée de chansons rares ou inconnues ailleurs au Canada français. Presque le quart du répertoire — c'est-à-dire 159 chansons types — représente des premières attestations en Ontario français, d'après les données du *Catalogue* de Laforte. Une douzaine de chansons, identifiées d'après le *Catalogue* de Laforte ou le *Répertoire*⁹ de Coirault, n'ont jamais

8. Voir Marcel Bénétou, *op. cit.*, et « Le chansonnier manuscrit comme document ethnologique – Considérations sur le cahier de Félix Drouillard (vers 1897–1903) », dans *Rabaska*, n° 1, 2003, p. 61–78.

9. Patrice Coirault, *Répertoire des chansons françaises de tradition orale*, ouvrage

été recueillies à l'extérieur de la France. Plusieurs sont connues dans des régions françaises qui sont elles-mêmes loin des centres et qui ont contribué très peu à la colonisation du Nouveau Monde — passées, on ne saurait dire par quel moyen, d'une marge à l'autre. Par exemple, quelques chansons recueillies dans le Massif central au XIX^e siècle ne sont attestées ailleurs qu'au Détroit : prenons à témoin la chanson que Coirault nomme « La petite Allemande » (n° 1214), recueillie par Victor Smith à Vorey, en octobre 1867, chanson qui ne figure dans aucune autre source publiée ou fonds d'archive. Je l'ai relevée deux fois au Détroit, d'abord en version manuscrite qui date de 1897 et ensuite dans un enregistrement fait par Marguerite Bondy de sa tante Laura Bondy-Mayer en 1980, dont je donne la transcription :

La petite Allemande¹⁰

— Je viens en ce jour
Te faire la cour
Ma petite Allemande.
Je viens en ce jour
Pour te parler d'amour.
Je viens sincèrement
De l'annonce du roi,
Je suis sincère et tendre.
Donne-moi ton amour et ton cœur,
Je serai ton vrai serviteur. (*bis*)

— Nenni, mon seigneur,
Je s'rai fille d'honneur,
Cherchez une autre All'mande.
Nenni, mon seigneur
Je s'rai fille d'honneur,
Cherchez une autre ailleurs.
Je reviens du moulin,
D'y fair' moudre mon grain
En attendant ce rôle.
Vous savez que ça n'convient pas
D'y parler avec un soldat. (*bis*)

— Nenni, mon cher cœur,
De moi n'aie point peur,

révisé et complété par Georges Delarue, Yvette Fédoroff et Simone Wallon, Paris, Bibliothèque nationale de France, tomes 1–3, 1996–2006.

10. Coll. Marcel Bénéteau, 403.19b. Une version manuscrite (MB 40319a) a déjà paru dans *Rabaska*, *loc.cit.*

Tu m’y seras ma femme.
Nenni, mon cher cœur,
De moi n’aie point peur,
Je ferai ton bonheur.
Dedans six mois d’ici,
Nous irons à Paris,
Tu sauras le français,
T’auras la joie dans l’âme.
Nous irons le jour et la nuit
D’y parler à la comédie. (*bis*)

— Si je savais cela
Je suivrais vos pas
Partout dedans la France.
Si je savais cela
Je suivrais vos pas,
[Parlera?] qui voudra.
— Dedans six mois
Nous irons dans Paris,
Tu viv’ras comme une reine.
— J’estim’rais mieux m’en aller avec vous
Que d’être à planter des choux. (*bis*)

Cette chanson, qui n’a évidemment aucun rapport avec la réalité nord-américaine, est pourtant l’objet d’un effort de conservation — manuscrit aussi bien que sonore — qui précède l’intervention des ethnologues. Il en est de même pour une chanson de conscrits, recueillie par Tiersot dans les Alpes françaises. Coirault l’identifie sous le titre « Les adieux des marins à leurs belles » (n° 6519); Conrad Laforte l’aurait exclue de son *Catalogue* parce qu’elle n’avait aucun rapport avec la réalité nord-américaine¹¹; les gens du Détroit avaient pourtant cru bon de la conserver dans un cahier manuscrit dès la fin du XIX^e siècle :

La triste nouvelle¹²

Ma chère beauté,
Je viens t’annoncer
Une triste nouvelle.
Les ordres arrivés,
Ils sont annoncés
Qu’il nous faut embarquer.

11. Conversation personnelle, février 1997.

12. Coll. Marcel Bénéteau, 401.12a; cahier manuscrit Félix Drouillard, Rivière-aux-Canards, vers 1897, p. 118–119.

Mon plus grand regret
C'est qu'il faut laisser
Nos aimables maîtresses.
Je viens te faire mes adieux
Avec les larmes aux yeux
Pour partir d'un cœur joyeux.

Deux heures avant le jour,
La pipe et le tambour,
Battant leur générale.
Tout la compagnée
Et les officiers,
Ils sont bien appelés.
Deux coups de sifflet,
Tenez-vous tous prêts.
Observez le signal,
Mais ici le tambour battant,
Partant les drapeaux volants.

Le jour du départ
Autour du rempart
Grand Dieu quel triste tapage.
Tout bord, tout côté,
Les filles à pleurer,
*Il*s sont bien désolées.
S'en vont en pleurant
Vers leur commandant
Dessus le *couronelle* [?] :
— Messieurs rendez-nous tous
Nos amants combattants,
Voilà de l'argent comptant.

— Non, non, mes enfants,
Le dit le commandant,
Cela ne peut pas se faire,
Car le régiment
Va aller dans l'instant
Rejoindre l'embarquement.
Nous faut des soldats
Hardis au combat
Pour passer l'Amérique.
Il nous faut aller apprendre aux Anglais
À respecter les Français.

Enfin, une cinquantaine de chansons résistent à toute identification... ne semblent pas avoir été recueillies ailleurs dans la francophonie. Certaines représentent des survivances historiques ou rituelles qui, encore une fois, n'ont guère eu cours au Canada français. L'exemple suivant, chanté par Stella Meloche à la Petite-Côte, semble référer aux batailles de Carême et Mardi-Gras du Moyen-Âge :

Un jour m'en revenant de Ra¹³

Un jour en m'en revenant de Ra, [*Rais? Retz?*]
J'ai rencontré trois oripeaux de guerre.
Le Mistigris avec le Mardi-Gras,
Qui s'en venaient nous prend' à l'assaut.
Un vieillard de cinquante ans,
Chargé d'andouilles,
Armé de citrouilles,
l' venait nous prend' à l'assaut.

Turlupac qui était dans un fosset,
Qui s'fricassait un plein plat de tripes.
Dans le fond d'un vieux panier percé,
En espérant d'y faire un' bonne fripe.
Mais le feu y a pris au cul :
— Eh madam' je vous prie,
Madam' je vous prie,
Soufflez-moi le fessier promptement,
Car le feu me brûle *ordiment* [ardemment? hardiment?]

Tout ce que je regrette en partant,
C'est ma p'tite étoile de fer blanc.
A(Ile) m'a fait tant de repas,
Non non, jamais j'l'abandonn'rai pas.

Conservation des traits culturels dans les marges

Il est intéressant de noter que, en chiffres absolus, les habitants de la rivière Détroit semblent avoir retenu un plus grand nombre de chansons traditionnelles que leurs compatriotes du lac Sainte-Claire — c'est-à-dire non seulement une plus grande variété de chansons, mais aussi beaucoup plus de chansons types différentes (459 contre 303, malgré un nombre comparable de sources orales et manuscrites). Cette situation est plutôt

13. Coll. Marcel Bénéteau 603.27a; chantée par Stella Meloche, Petite-Côte, le 2 juin 1993.

remarquable compte tenu des taux d'assimilation, qui sont beaucoup plus élevés à la rivière Détroit qu'au lac Sainte-Claire, et en considération du fait que le nombre de francophones est beaucoup plus important dans cette deuxième région. On pourrait supposer que les éléments de la tradition orale doivent disparaître à la même allure que la langue qui les véhicule mais, dans le cas présent, c'est exactement le contraire qui se manifeste. Le fait est reconnu même chez les habitants de la côte du lac Sainte-Claire, d'après le témoignage de plusieurs de mes informateurs : « À la Rivière-aux-Canards, ça chantait beaucoup plus que nous autres, y avait bien des chansons qu'on connaissait pas, là. »

D'autre part, nos contacts dans la région confirment aussi que les gens de la rivière Détroit écoutent moins la radio et la télévision françaises et participent moins aux activités culturelles parrainées par les associations franco-ontariennes que leurs cousins du lac Sainte-Claire. Ce refus de participer est sans doute une manifestation d'une identité qui s'est formée au cours de trois siècles dans les marges : plusieurs de mes informateurs ne se désignent pas comme « francophones » ou « franco-ontariens », mais simplement « français » ou « canadiens-français »; pour eux, toute innovation culturelle est suspecte et souvent rejetée comme venant « du Québec » et n'ayant rien à voir avec leur réalité. Le père Lambert LaVoy, un des informateurs de Dennis Au, chercheur du côté étatsunien du Détroit, disait même de la chanson « Trois beaux canards » — qu'il avait pourtant déjà entendue lors d'un voyage — : « *That's from Quebec — that wasn't one of our songs.* »¹⁴ N'ayant aucune idée de ce qui constitue le répertoire « populaire » de chansons traditionnelles — c'est-à-dire de la sorte de chansons qu'un Franco-Ontarien devrait chanter — la communauté de la rivière Détroit semble avoir fait un effort particulier pour conserver le répertoire traditionnel qui lui appartient.

L'effet de la marge — qu'il soit conscient ou non — semble donc encourager la conservation de traits culturels, à partir de la perception qu'un répertoire de chansons, par exemple, est clos et limité; il n'y aura rien pour remplacer les chansons qui vont disparaître; vaut donc mieux les conserver. On peut voir un parallèle dans les résultats de nos enquêtes sur le lexique archaïque et régional effectuées sur le même terrain : à la côte du Détroit, on conserve des particularités lexicales typiques de la région — et du centre-ouest américain — bien plus qu'à la côte du lac Sainte-Claire. D'une part, les habitants de la rivière Détroit, ayant moins recours aux médias de langue française, ont peu d'occasions de renouveler leur vocabulaire. Mais, en même temps, on constate que les mots archaïques et régionaux, lorsqu'ils disparaissent, ne sont pas remplacés par le terme

14. Collection Dennis M. Au, le 7 septembre 1976; collection personnelle.

français moderne, mais bien plus souvent par le mot anglais. Un exemple frappant est le cas de mots désignant la faune et la flore locales : un *têteux de vache* ne devient pas une couleuvre tachetée mais un *milksnake*, une *tortue galeuse* ne devient pas une tortue happante mais une *snapping turtle*, un *chat sauvage* ne devient pas un raton laveur mais un *racoan*, un *foutreau* ne devient pas un vison mais un *mink*, un *ouindigo* — mot que les Français du Détroit ont emprunté aux langues algonquiennes — ne devient pas un poisson castor mais un *dogfish*. Des *noix de France* deviennent des *walnuts* et les *noix blanches* deviennent des *hickory nuts*. La résistance des marges — bien qu'elle fasse pour un certain temps le bonheur des ethnologues et des linguistes — n'est pas toujours une chose positive pour la survie à long terme d'une minorité linguistique.

La perception d'appartenance culturelle a sans doute un rôle à jouer dans ce processus de conservation. Mais la perception du centre jouera aussi un rôle : de quel centre s'agit-il? La France? Le Québec? L'Ontario français? Les francophones de la rivière Détroit ne se voient pas en marge du Québec ou même de l'Ontario français; à la limite, ils s'identifient au Canada français ou même à la France. Dans cette mesure, les exportations culturelles du Québec ou du nord ontarien ne les intéressent pas. Face à l'assimilation linguistique et culturelle, la solution semble avoir été de garder — aussi fidèlement et aussi longtemps que possible — les éléments culturels hérités de leurs ancêtres. Dans le cas des chansons, il s'agit d'un répertoire — largement figé au XVIII^e siècle — qui étonne et émerveille le chercheur. Lorsque ce répertoire cesse enfin de répondre aux besoins de la communauté — et c'est ici l'effet négatif des marges — il n'évolue pas, il meurt, faute de liens significatifs avec le centre. Au risque de répéter le refrain de tous les folkloristes depuis Marius Barbeau, je crois qu'on en est à ce point à la rivière Détroit, où les pressions démographiques et linguistiques ont, à toutes fins pratiques, mis un terme à la transmission de traits culturels traditionnels dans la communauté francophone. Les seuls porteurs de cette tradition que j'ai pu trouver étaient tous âgés de 75 ans et plus; la plupart sont décédés aujourd'hui, sans avoir transmis leurs répertoires aux générations suivantes.

Réaction du centre

Mais la marge a peut-être encore un rôle à jouer. Les chansons que j'ai recueillies et par la suite enregistrées comme musicien ont certes eu un effet sur d'autres musiciens qui sont à la recherche d'un nouveau répertoire qui doit être considéré à la fois original et authentique. Plusieurs chansons du Détroit font maintenant partie du répertoire d'artistes québécois et franco-ontariens — et aussi de certains de l'Acadie, du Manitoba, de la Saskatchewan et même de la France : le groupe breton

Cabestan a ramené en France une chanson qui se chantait au bord de la rivière Détroit, chanson qui n'est pas au *Catalogue* de Laforte et que Patrice Coirault nomme « Celle qui pleure son triste sort » (n° 2811). Et ce n'est pas seulement la culture populaire qui profite de ce nouveau répertoire — la musique savante sait également s'en emparer. Gilbert Patenaude, directeur des Petits chanteurs du Mont-Royal, a arrangé six chansons du Détroit pour chorale et orchestre dans sa production *Un voyage en Amérique française*¹⁵. Et la soprano canadienne Suzie Leblanc a inclus une version du « Petit mari » recueillie à Rivière-aux-Canards, « Tout d'travers, tout à l'envers », sur son dernier disque de chansons acadiennes; elle la donne comme exemple de chanson acadienne qui a voyagé très loin — d'une marge à l'autre, pour ainsi dire.

Si l'Ontario français peut être considéré dans la marge par rapport au centre québécois (lui-même en marge de la France), on peut dire que la région du Détroit est en marge de la culture franco-ontarienne, bien à l'écart de l'axe Ottawa–Sudbury, autour duquel la communauté semble s'orienter. Malgré la reconnaissance de son importance historique et les expressions de solidarité, l'expérience et la réalité de ses habitants sont rarement prises en compte dans les enjeux politiques et culturels qui se dessinent à la grandeur de la province. La communauté francophone du Détroit n'est évoquée que dans le contexte négatif de l'assimilation (les pires taux de la province) et jamais avec la vue positive de ses contributions potentielles. Ce genre de colloque — qui examine la fonction des marges et de leur effet sur le centre — leur accorde un rôle et permet un regard sur les conséquences et la signification de leurs spécificités culturelles.

15. Les Petits chanteurs du Mont-Royal, *Un voyage en Amérique française*, ATMA ALCD 2 1010, 1997.



Marcel Bénéteau